

LA JUDÉITÉ DANS LES ROMANS DE BARBARA HONIGMANN ET JAN FAKTOR

Tabou dépassé, identité refondée

SIBYLLE GOEPPER
IEP de Strasbourg

Dans l'ouvrage, Vincent von Wroblewsky évoque une brochure qui, dans les années 1960, décrit les fondements antifascistes de la RDA à l'aide de quatre-vingt-quinze notices biographiques. Il note qu'on y rencontre une proportion importante de personnalités d'origine juive sans que cela ne soit indiqué pour aucune d'entre elles¹. Le contexte spécifique de la République démocratique peut expliquer un tel passage sous silence : le marxisme ne reconnaît le judaïsme, à l'instar des autres religions, qu'en tant que confession, avec pour conséquence que seuls les membres de la communauté religieuse officielle sont considérés comme Juifs². Il faut également rappeler que dans une société « sans classes » et « sans antagonismes », les différents groupes de population ne se distinguent pas les uns des autres. Enfin, la non-mention de l'origine juive contribue à faire la preuve de la nature antifasciste de la nouvelle République et, éventuellement, à prévenir les manifestations d'antisémitisme.

Quel que soit le bien-fondé de ces arguments, il demeure paradoxal que les Juifs, accueillis par l'État socialiste et bénéficiant du statut de « victimes du fascisme³ » à ce titre, ne soient jamais ou presque mentionnés en tant que tels. Car l'identité juive ne

[1] Vincent von Wroblewsky, *Un étrange amour. Être juif en RDA*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 29.

[2] La reconnaissance par la Constitution est-allemande ne garantit naturellement pas l'entière liberté de la pratique religieuse, celle-ci est strictement encadrée par l'État.

[3] Ce statut était synonyme de multiples avantages, en matière de congés payés et de retraite par exemple. Ces privilèges s'appliquaient également aux enfants : bourses d'études et logement leur étaient garantis.

se résume pas à une confession⁴. Le complément d'« origine juive », qui avait cours en RDA lorsqu'il était question des victimes de l'Holocauste, prouve du reste que les autorités avaient parfaitement conscience qu'une extension était nécessaire. Sans même parler de la conception raciale qu'en ont donné les nationaux-socialistes, de nombreux paramètres définissent l'identité juive : l'ethnie, la tradition, le lien avec Israël, la communauté de destin ou encore les rapports avec la société majoritaire. C'est bien au sujet des Juifs non religieux, si difficiles à identifier dans le contexte est-allemand⁵, que Vincent von Wroblewsky parle de « tabouisation et de refoulement prolongés », de « perception bloquée, presque secrète, honteuse⁶ .»

Longtemps, les écrivains de RDA Stefan Heym, Stephan Hermlin, Günter Kunert ou encore Thomas Brasch sont peu visibles en tant que Juifs. Cela tient d'une part au fait qu'il est délicat de désigner un auteur par cet adjectif en Allemagne après 1945, d'autre part à ce que ces personnalités ne cherchent pas à être perçues en tant que telles⁷. Cependant, le retour de la référence aux racines juives dans les années 1980, tendance qui va s'intensifier après la chute du Mur, témoigne d'un besoin de rattrapage, y compris du côté de ceux qui, jusqu'alors, avaient maintenu leurs distances⁸. Bien que les motivations soient complexes et différentes selon chacun, on peut probablement établir un lien entre la perte de la conscience socialiste incarnée par la RDA et la place croissante accordée à sa propre judéité. Ainsi Wolf Biermann évoque clairement le besoin qui a été le sien de se doter d'une identité de substitution après la perte de l'idéal socialiste⁹.

Afin d'aborder le tabou régnant autour des Juifs en RDA du point de vue de la « deuxième génération¹⁰ », autrement dit des enfants de survivants, nous porterons

[4] Laurence Duchaine souligne l'extrême fragmentation de l'identité juive ainsi que la multiplicité de ses définitions. Cf. Laurence Duchaine, *(Re)construire dans la division. Aspects de la vie juive à Berlin entre Est et Ouest (1945-1990)*, Thèse de doctorat, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle 2008, p. 12-19.

[5] Le nombre de citoyens juifs ou d'origine juive est difficile à établir, en partie parce qu'il est tenu secret par les autorités est-allemandes. La communauté de RDA est, quoi qu'il en soit, minuscule par rapport à celle de la RFA et son importance ne cesse de décliner avec le temps. Stephanie Tauchert avance le chiffre de 3 100 membres en 1945 contre 350 en 1990, pour environ dix fois plus de citoyens d'ascendance juive. Cf. Stephanie Tauchert, *Jüdische Identitäten in Deutschland. Das Selbstverständnis von Juden in der Bundesrepublik und der DDR 1950 bis 2000*, Berlin, Metropol, 2007, p. 11. Mais ces chiffres sont contestés et doivent probablement être revus à la baisse.

[6] Vincent von Wroblewsky, *Un étrange Amour*, op. cit., p. 30.

[7] La politique antisioniste de la RDA est un autre facteur contribuant au silence. Cf. Norbert Otto Eke, « Konfiguration der Shoah in der Literatur der DDR », in Norbert Otto Eke, Hartmut Steineke, *Shoah in der deutschsprachigen Literatur*, Berlin, Erich Schmidt, 2006, p. 92. Dans ce paysage, Jurek Becker constitue une exception notable. Cf. Sander L. Gilman, « Jurek Becker. Eine Holocaust-Trilogie aus Sicht eines jüdischen DDR-Deutschen », in Norbert Otto Eke, *Shoah*, p. 274 et Martine Benoît, « La Shoah / leurre et faux-semblants du socialisme réel », in *Germanica*, 42, 2008.

[8] On peut citer Jurek Becker, *Mein Judentum* (1997) et Günter Kunert, *Erwachsenenspiele* [2001].

[9] Wolf Biermann, « Kommunismus oder Käsetorte », in *Spiegelonline.de*, 10.11.2006. Lien : <http://www.spiegel.de/kultur/literatur/0,1518,447661,00.html>. Dernière consultation : 8.2.2012.

[10] Pour une définition des différentes générations, cf. Stephanie Tauchert, *Jüdische Identitäten in Deutschland*,

notre attention sur les textes de Barbara Honigmann et de Jan Faktor parus après 1989. Ces écrivains sont tous deux nés après la Seconde Guerre mondiale, dans des familles juives assimilées. Ils s'expriment en langue allemande et ont vécu une partie de leur vie en RDA. En dehors de cela, ils n'ont que peu de points en commun et incarnent un rapport au judaïsme très différent. Je voudrais cependant montrer que leur œuvre romanesque est imprégnée du phénomène de « double réalité », typique de cette génération prise en tenaille entre le passé de ses parents et son propre présent, et comment, par le biais du traitement littéraire, tous deux brisent le tabou de leur judéité et refondent leur identité.

BARBARA HONIGMANN : L'ANCRAGE PAR LA RUPTURE

Barbara Honigmann est née en 1949 en RDA, dans une famille de Juifs communistes qui a rompu avec le judaïsme. Après être entrée dans la Communauté juive de Berlin-Est dans les années 1970, elle décide en 1984, à l'âge de trente-cinq ans, de quitter l'État socialiste. Elle s'installe alors à Strasbourg, riche d'une communauté de quinze mille membres où, depuis, elle pratique un judaïsme « kascher light¹¹ ». Son premier ouvrage, écrit à l'Est, paraît en 1986, mais l'essentiel de son œuvre est né après 1990¹². Au départ de son écriture se trouve « la souffrance liée au manque de judaïsme¹³ », doublée du « tabou de l'origine juive parmi les communistes¹⁴ ». C'est en effet l'empreinte laissée par la socialisation est-allemande dans son œuvre qui en fait toute la force et la singularité. Ses textes, rédigés à la première personne, sont ouvertement autobiographiques. Ils permettent, dans un premier temps, de mieux saisir les ressorts spécifiques du silence régnant autour des Juifs de la « première génération » en RDA, puis, dans un deuxième, de comprendre comment leurs enfants vont, pas à pas, renouer avec leur judéité. Dans ce cadre, la relation filiale est tout à fait centrale.

Eine Liebe aus nichts inaugure une série de récits qui tous reprennent, en le variant et en l'approfondissant, le motif de l'assimilation des parents. Il débute sur un paradoxe : dans une lettre laissée après sa mort, le père de la narratrice la prie de l'enterrer selon les rites juifs alors qu'il n'entretenait aucun lien avec cette religion de son vivant. (LN 7) Cet événement constitue le facteur déclencheur de la quête identitaire de

op. cit., p. 16.

[11] Barbara Honigmann, *Damals, dann und danach*, München, Hanser, 1999, p. 68.

[12] Nous nous basons sur les romans suivants : Barbara Honigmann, *Eine Liebe aus nichts*, Berlin, Rowohlt, 1991 (LN) ; *Ibid.*, *Damals* (DDD) ; *Ibid.*, *Alles, alles liebe*, München, Hanser, 2000 (AAL) et *Ibid.*, *Ein Kapitel aus meinem Leben*, München Hanser, 2004 (KL).

[13] Ce thème se retrouve chez d'autres auteurs juifs-allemands de la « deuxième génération » en RFA et en Autriche. Cf. Helene Schruff, *Wechselwirkungen. Deutsch-jüdische Identität in erzählender Prosa der, Zweiten Generation*, Hildesheim u.a., Georg Olms, 2000, p. 26.

[14] Harmut Steinecke, « Deutsch-jüdische Literatur der "zweiten" Generation und die Wende : Geht jetzt wieder alles von vorne los ? », in Volker Wehdeking (éd.), *Mentalitätswandel in der deutschen Literatur zur Einheit (1990-2000)*, Berlin, Erich Schmidt, 2000, p. 197.

sa fille, qui part à la recherche des raisons qui ont conduit non seulement son père, mais également sa mère à soigneusement gommer leurs racines. Or il s'avère que l'engagement politique en faveur du communisme et de la RDA a été déterminant dans ce processus d'occultation. Si les parents de la narratrice ont quitté la Communauté juive de Berlin-Est dès les années 1950, c'est parce qu'ils ne pouvaient à la fois occuper de hautes fonctions en RDA et avoir officiellement une pratique religieuse. (KL 123) Les différentes évocations de Honigmann montrent cependant clairement que ce renoncement est librement consenti. Il est motivé par la conscience que l'assimilation dans la société allemande est un échec et que seules les valeurs d'égalité et de fraternité portées par le communisme permettent de poursuivre la route en son sein. (DDD 44-45) L'« amnésie » repose donc sur un accord tacite entre les deux parties.

Le roman témoigne également de la volonté qu'ont les membres de la « première génération » d'oublier la Shoah, événement qui traumatise l'ensemble des Juifs et provoque un sentiment de culpabilité chez ceux qui n'ont pas connu les camps. Ainsi la narratrice évoque la position inconfortable de ses parents qui, grâce à leur exil à Londres, ont échappé à la Shoah : « [...] und das muss eine schwere Last gewesen sein, so schwer dass sie immer so taten, als hätten sie damit gar nichts zu tun gehabt und als hätte niemand jemals zu ihnen gehört, der in einem Ghetto verreckt oder in Auschwitz vergast worden ist¹⁵. »

Lobstination à ne pas vouloir laisser de traces et à ne vivre que dans le temps présent est commune aux deux parents ; elle est particulièrement affirmée chez la mère qui détruit systématiquement ses lettres et se débarrasse régulièrement des objets qui l'entourent. (DDD 105-106) Comment ne pas y voir l'une des séquelles des années de fuite¹⁶ ? Or la nouvelle Allemagne qui se construit sous leurs yeux et avec leur aide offre un cadre idéal pour oublier un passé insupportable et s'offrir un avenir. La citoyenneté est-allemande, plus politique que nationale, permet en outre de se doter d'une identité moins problématique pour un Juif que la nationalité allemande perçue comme étant celle des bourreaux. Enfin, être Juif en RDA signifie être du côté des « victimes de l'Holocauste ». Y évoluer en tant que « combattant antifasciste » met au contraire en avant la conscience d'avoir fait partie des Juifs qui ont résisté et ne se sont pas pliés à leur sort. On voit donc comment la concurrence dans la mémoire collective ainsi que la hiérarchie entre les statuts ont pu favoriser la prise de distance avec la judéité.

Si les romans de Honigmann évoquent l'antisémitisme latent de l'État socialiste, de même que son antisionisme déclaré, ils n'en font pas pour autant leur ressort principal. (AAL 8, 74) En revanche, ils reviennent longuement sur le malaise croissant éprouvé par les parents face aux incessants tracasseries dont ils font l'objet et à l'obligation

[15] Barbara Honigmann, *Eine Liebe aus nichts*, op. cit., p. 34 : « [...] ce dut être un fardeau pour eux, si lourd qu'ils ont toujours fait comme si cela ne les concernait en rien, comme si parmi leurs proches, personne n'avait péri dans un ghetto ou été gazé à Auschwitz. » [C'est nous qui traduisons].

[16] *Ein Kapitel aus meinem Leben* nous apprend que la mère a travaillé quelques temps pour le KGB après 1938, ce qui explique aussi sa tendance à effacer ses traces.

constante de prouver leur loyauté envers le régime. La mère, tantôt bulgare ou austro-hongroise, a un motif d'insatisfaction tout trouvé : elle n'aime pas l'Allemagne et voudrait retourner dans son pays natal. (KL 129) Le père au contraire, originaire de Rhénanie, a choisi le secteur soviétique en 1945 ; pourtant, il ne parvient pas à se sentir chez lui en Allemagne de l'Est. Désillusionné, il vit en reclus, ne va plus aux réunions du Parti, ne participe plus aux rassemblements commémoratifs. Ignorant d'où il vient et où est sa place, il poursuit son existence en éternel déraciné. (LN 35, 63-65)

Au-delà du silence mutuellement consenti entre dirigeants et citoyens juifs communistes, les textes de Honigmann décrivent le mal-être des enfants de survivants qui constatent qu'ils ne savent rien ou presque au sujet de leurs ancêtres. On y découvre des jeunes filles en proie à l'isolement et à la perte de repères parce que leurs parents ne leur ont jamais proposé qu'une identité partielle, tronquée. Devant les quelques effets personnels de son père, rassemblés après sa mort, la narratrice est face à une énigme :

Das oder jenes nahm ich auf, sah es an, drehte und wendete es, ob nicht irgend etwas Lebendiges noch darin zu finden sei, das ich herauslocken könnte, wie ein kleines Kind, wenn es ein neues Ding findet und es schüttelt und ans Ohr hält und in den Mund nimmt und darauf beißt, weil es nicht weiß, woher seine Wirkung kommen wird, und noch alles von dem unbekanntem Gegenstand erwartet¹⁷.

Auparavant déjà, le vide et le manque s'étaient transformés en un héritage négatif pesant sur les narratrices, les vouant à « eine Müdigkeit und eine Schwäche und eine Faulheit des Lebens¹⁸. » qui finit par les paralyser. Dans un style à la fois simple et profond, chaque roman montre comment le « tabou » perturbe le processus de filiation et empêche que s'instaurent de réels rapports d'affection. Chez les enfants, il provoque un sentiment d'abandon, la peur et parfois même le désir de vengeance. Mais c'est le mépris qui domine, car le respect de la discipline du Parti par les aînés est interprété comme un geste de soumission. (AAL 75, 85)

L'œuvre de Honigmann retrace le parcours de narratrices qui vont peu à peu cesser d'accepter le non-dit imposé afin de ne pas perturber les relations familiales. (DDD 31) Tandis que leurs parents, dans l'incapacité de faire marche arrière, leur refuseront éternellement les réponses qu'elles attendent, elles vont rompre non seulement avec les mythes officiels de la RDA¹⁹, mais également avec les légendes

[17] Barbara Honigmann, *Eine Liebe aus nichts*, op. cit., p. 9 : « Je ramassai l'une ou l'autre de ses affaires, la contemplai et la retournai dans l'espoir d'y trouver quelque chose de vivant que je pourrais extirper, comme un enfant, lorsqu'il découvre un nouvel objet, le secoue, le porte à son oreille, puis à sa bouche pour le mordiller, car il ignore à quoi il peut bien servir et s'attend encore à tout de la part de cet objet inconnu. » [C'est nous qui traduisons].

[18] *Ibid.*, p. 40 : « une fatigue, une faiblesse, une paresse face à la vie. »

[19] Qu'ils soient d'origine juive ou non, les membres de la génération qui ont vingt ans au milieu des années 1970 n'éprouvent plus véritablement d'attachement envers le socialisme. On peut néanmoins supposer que l'émancipation des enfants de réémigrants est d'autant plus rapide que la culpabilité liée au Troisième Reich, dont on sait qu'elle a eu un effet retardateur sur beaucoup d'Allemands non-juifs et non-communistes, est absente chez eux.

familiales. (KL 94) C'est en se passant de l'aide de leurs aînés, voire contre eux, qu'elles entreprennent de construire leur identité propre et renouent avec les racines dont on les a coupées :

Dann fingen wir an, hebräisch zu lernen mit ein paar anderen aus der Gruppe derjenigen, die so sehnsuchtsvoll auf dem jüdischen Friedhof spazierengegangen waren und die sich mit den unkenntlichen Fragmenten ihrer Geschichte nicht mehr zufrieden geben wollten. Unsere Treffen hatten etwas konspiratives und wir lasen die Bibel auf hebräisch wie ein verbotenes Buch. Für je verrückter uns alle anderen erklärten, um so heroischer kamen wir uns vor und schufen uns einen neuen Mythos : die Wiedereroberung unseres Judentums aus dem Nichts²⁰.

Parvenue à l'âge adulte, il faudra paradoxalement que la narratrice de *Eine Liebe aus nichts* procède à des affranchissements pour trouver un point d'ancrage : quitter ses parents, quitter son pays. La quête de l'identité juive est ainsi étroitement liée à celle du départ²¹, voyage au cours duquel les étapes successives de l'exil des aînés seront douloureusement retracées. (LN 31) Car là où la jeune femme espère trouver l'aventure et un refuge, là où elle croit en une possible métamorphose, elle ne rencontre dans un premier temps que sentiment d'étrangeté et de désorientation : la visite à Francfort, sur les pas de son père, ne lui permet de découvrir « ni souvenir, ni signe, ni hommage, ni trace²² », de même que le séjour à Londres, où ses grands-parents maternels sont enterrés, la met face à des tas de sable « ohne Namen, ohne Zeichen, ohne Stein²³. »

Le roman ne s'achève pas sur la fin du malaise identitaire, mais sur une première tentative de perpétuation du souvenir et de la tradition juive par le biais de l'écriture. En complétant le journal abandonné de son père en 1947, sa fille semble signifier que, puisque la parole a échoué de son vivant, la filiation aura désormais lieu par l'écrit. En 1999, nous apprenons que le travail de recouvrement de la mémoire a progressé : la narratrice de *Damals, dann und danach* a retrouvé la trace de ses ancêtres, une partie de sa famille, qui s'est mise en contact avec elle après la parution de son précédent ouvrage, ainsi qu'une terre d'adoption à Strasbourg où elle côtoie des Juives séfarades

[20] Barbara Honigmann, *Damals, dann und danach*, op. cit., p. 9 : « Nous commençâmes alors à apprendre l'hébreu avec une partie de ceux qui avaient l'habitude de se promener dans le cimetière juif l'âme en peine, ne voulant plus se contenter des fragments obscurs de leur histoire. Nos rencontres étaient de l'ordre de la conspiration et nous lisions la Bible en hébreu comme un livre interdit. Plus on nous traitait de fous, plus nous nous faisons l'effet de héros. Nous créâmes ainsi notre propre mythe : celui de la reconquête de notre judéité à partir du néant. » (C'est nous qui traduisons).

[21] On peut considérer l'exil comme le fil rouge de l'œuvre de Barbara Honigmann. Cf. Waltraud Strickhausen, « Die Kunst besteht darin, das Gesicht wiederzufinden. Spuren der Verfolgung in den Werken Barbara Honigmanns », in Konrad Feilchenfeldt/Barbara Mahlmann-Bauer (éds), *Autobiographische Zeugnisse der Verfolgung. Hommage für Guy Stern*, Heidelberg, Synchron, 2005, p. 196. Cf. également Gilles Buscot, « La ritualisation de l'exil dans les récits "strasbourgeois" de Barbara Honigmann », in *Recherches sur le monde germanique*, PUPS, 2003, p. 249-265.

[22] Barbara Honigmann, *Eine Liebe aus nichts*, op. cit., p. 69 : « keine Erinnerung, kein Zeichen, kein Andenken und keine Spur. »

[23] *Ibid.*, Kapitel, p. 109 : « sans nom, sans inscription, sans pierre. »

avec qui elle étudie la Tora. L'entreprise généalogique a donc déjà porté ses fruits et son œuvre palimpseste²⁴ s'est tournée vers de nouveaux horizons.

JAN FAKTOR OU « PEUT-ON RIRE DE LA SHOAH ? »

Il est possible que Jan Faktor ait croisé Barbara Honigmann au cours des années 1980, dans le petit monde du Prenzlauer Berg. Né en 1951 à Prague, il s'installe à Berlin-Est en 1978 où il contribue à différentes revues auto-éditées. La judéité est une référence nouvelle dans son œuvre, liée au changement de genre opéré après le « tournant », lorsqu'il délaisse la poésie expérimentale pour la prose. Ce bouleversement ne va pas sans mal puisque son premier roman *Schornstein*²⁵ n'est publié qu'en 2006. Le deuxième, *Georgs Sorge um die Vergangenheit*²⁶, paraît quatre ans plus tard. Ces ouvrages, situés pour l'un dans le Berlin contemporain, pour l'autre dans le Prague de l'avant et de l'après 1968, n'ont pas pour thème principal le judaïsme, mais ils mettent tous deux en scène des narrateurs à la première personne d'origine juive, dont les aventures s'inspirent de la biographie de Faktor. Malheureusement, très peu de métadiscours entourent la référence à la judéité chez lui, si bien que l'on ne peut qu'en rester au stade des hypothèses en ce qui concerne l'inscription délibérée de l'auteur dans la tradition de transmission aux générations suivantes de l'histoire du peuple juif.

La parution à l'automne 2010 dans la *FAZ*²⁷ d'un article retraçant son voyage à l'emplacement du camp de Christianstadt (situé aujourd'hui sur le territoire polonais) où sa mère et ses tantes ont été emprisonnées durant la Seconde Guerre mondiale semble néanmoins signaler la volonté de témoigner et d'éclairer un épisode peu connu de l'histoire. Dans l'article, Faktor s'étonne de ce que ce camp nazi, situé à seulement deux cents kilomètres de Berlin, vaste de plus de vingt kilomètres carré et comptant plus de vingt mille prisonniers entre 1942 et 1944, n'ait fait l'objet que de très peu de recherches. Une lacune qui, à ses yeux, ne peut tenir à son manque d'importance puisqu'il s'agissait de la plus vaste fabrique de munitions et d'explosifs du Reich, tenue secrète sous le nom de code « Ulme » du fait de son caractère hautement stratégique. Le silence l'entourant lui semble d'autant plus regrettable que les témoins de l'époque sont morts et que les archives ont disparu, notamment celles impliquant les entreprises de la région. Le constat sur place n'est guère moins amer : ce lieu de mémoire est pour ainsi dire effacé et s'il est rendu hommage aux victimes polonaises des régimes totalitaires nazi et communiste, les Juifs, eux, ne sont tout simplement pas évoqués.

[24] Michael Braun inscrit Barbara Honigmann dans la tradition juive à l'aide de cette notion. Cf. Michael Braun, « Barbara Honigmanns Weg Nach Hause in die Fremde », in Michael Braun/Peter J. Brenner u.a. (éds), « *Hinauf und Zurück/in die herzliche Zukunft* ». *Deutsch-jüdische Literatur im 20. Jahrhundert. Festschrift für Birgit Lermen*, Bonn, Bouvier, 2000, p. 481.

[25] Jan Faktor, *Schornstein*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 2006 [S].

[26] Jan Faktor, *Georgs Sorgen um die Vergangenheit oder Im Reich des heiligen Hodensack-Bimbams von Prag*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 2010 [GSV].

[27] Jan Faktor, « Tarnname Ulme », in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 27.8.2010.

Le rapport des auteurs de la « deuxième génération » au judaïsme du seul point de vue de l'expérience concentrationnaire de leurs parents a été théorisé par Alain Finkelkraut à l'aide du concept de « Juif imaginaire²⁸ ». On pourrait se demander si cette notion ne s'applique pas à Jan Faktor qui, tant dans la presse que dans les romans, évoque essentiellement ses origines sous l'angle de l'internement des femmes de sa famille à Christianstadt, Theresienstadt et Auschwitz. Or il s'avère que les narrateurs de ses fictions affichent d'emblée un rapport distancié et désacralisé à leur judéité. C'est en effet la communauté de destin qui est mise en avant dans , celle qui voue à faire partie d'une minorité et à être traité en paria par la société majoritaire. Or ce destin, dixit le narrateur, d'autres l'ont reçu en partage avec les Juifs : les Tsiganes, les Vietnamiens, les alcooliques ou encore les sans-abri. Le Juif n'est donc pas une personne tabou à ses yeux, au sens d'objet de crainte respectueuse ; « angélisme » et « politiquement correct » ne seront pas de mise à son égard : « Auf jeden Fall gingen mir schon immer die Berufsjuden auf den Wecker, die ihren stinknormalen Schwierigkeiten nur auf das Schicksal des auserwählten Volkes schoben und grundsätzlich anders und besser behandelt werden wollten²⁹. »

Par le biais de son protagoniste, qui tient des propos qui, dans toute autre bouche, paraîtraient tendancieux, Faktor prend un malin plaisir à court-circuiter non seulement les manifestations d'une pensée antisémite, mais également le discours victimaire. Tandis que le psychiatre de Schornstein voit dans son problème de santé³⁰ la manifestation psychosomatique du traumatisme hérité par la « deuxième génération », son patient proteste vigoureusement : « Nein, doch nicht! Mit diesen Begriffen machen die Leute furchtbar viel Theater, ich glaube nicht daran. Das alles liegt zu lange zurück. Ich hatte eine sonnige Kindheit³¹. » Et plus loin : « Man erzählte mir diese KZ-Erlebnisse eine Zeitlang als Gute-Nacht-Geschichten. Wie herrlich dort die drei – meine Großmutter, Mutter und Tante – manchmal lachen mussten, im Lager. So tragisch kamen diese Dinge bei mir gar nicht an³². »

[28] Alain Finkelkraut (1949) analyse ainsi la tendance qu'ont les Juifs de sa génération à dramatiser leur situation en confondant les manifestations antisémites dont ils sont l'objet avec les persécutions subies par leurs parents. À cette identité de « martyrs par procuration », il oppose une autre façon d'aborder sa judéité : par la fidélité et non plus l'ostentation. Cf. Alain Finkelkraut, *Le Juif imaginaire*, Paris, Seuil, 1980, p. 22-23.

[29] Jan Faktor, *Schornstein*, p. 30 : « De toute façon, les Juifs professionnels, ceux qui mettent leurs difficultés les plus banales sur le compte du sort réservé au peuple élu en espérant bénéficier d'un traitement spécial, m'ont toujours tapé sur les nerfs. » (C'est nous qui traduisons).

[30] Schornstein souffre d'une maladie rare et se bat contre l'assurance maladie qui ne veut plus prendre en charge son traitement.

[31] Jan Faktor, *Schornstein*, p. 190 : « Ah non, pas ça ! Les gens font tout un cinéma avec ces histoires, mais moi je n'y crois pas. C'était il y a bien trop longtemps. J'ai eu une enfance très enjouée. »

[32] *Ibid.*, p. 194 : « Pendant un temps, on me raconta ces histoires de camps de concentration le soir, pour m'endormir. À les écouter, toutes les trois - ma grand-mère, ma mère et ma tante - s'y étaient parfois merveilleusement amusées. Je n'avais pas du tout l'impression que c'était si tragique. » (C'est nous qui traduisons).

Ce traitement anticonformiste, reflet de la volonté assumée de dédramatiser le sujet, est la caractéristique et la marque de fabrique des deux romans de Faktor. Si provocateur soit-il, il semble correspondre à ce qui s'est réellement passé dans la sphère familiale de l'auteur où l'on parlait volontiers de la période des camps, y compris d'épisodes comiques qui s'y étaient déroulés³³. L'autodérision est du reste immédiatement présente à travers le nom des protagonistes baptisés « Schornstein » (« cheminée »). La formule « Schornstein-Damen » pour désigner les femmes de la famille prend naturellement un relief très particulier dans le contexte d'Auschwitz. On pourrait s'offusquer de la noirceur de cet humour, mais parfois l'irrévérence de la réalité dépasse celle de la fiction : il s'avère qu'il s'agit du nom réel des parents maternels de l'écrivain.

Peut-on rire de la Shoah ? Cette question a été posée dès les années 1980 par la critique après avoir été longtemps jugée inappropriée, voire obscène. Avec la mise en avant des aspects grotesques de la Shoah, Faktor poursuit la lignée des premiers briseurs de tabou de la littérature et du cinéma³⁴. Or ce changement de paradigme n'est pas sans poser problème à certains : alors que la représentation des années 1950 était désespérante, celle des années 1990-2000 est à leurs yeux trop optimiste³⁵. D'autres, au contraire, voient dans l'humour une position intermédiaire entre les fronts extrêmes du révisionnisme et de l'interdiction de le représenter. Sa force serait précisément de pratiquer une distanciation salvatrice³⁶. Des travaux menés par le slaviste Wolf Oschlies dans les années 1980 montrent en outre qu'en parallèle de sa fonction de « brutales, hässliches, pathologisches Medium », la langue des camps accordait déjà une place au jargon, à l'ironie et au sarcasme permettant aux prisonniers d'éprouver « das Gefühl einer verbalen Revanche³⁷ » sur les capos qui ne la comprenaient pas. Une génération plus tard, la blague juive apparaît comme un lieu de communication privilégié entre les générations, fruit original du potentiel de résistance et de survivance du peuple juif.

Ces remarques doivent être partiellement relativisées, car le traitement de la Shoah n'a pas lieu exclusivement sur le mode comique. En effet, si les mères de Schornstein et de Georg parviennent à évoquer leur expérience des camps en gardant le sourire, leur corps est à bien des égards un « lieu de souvenir ». Dans les deux romans, les figures maternelles sont décrites comme dépressives, complexées et phobiques (p. 194-195 ; 549), autant de manifestations non verbales qui témoignent du traumatisme subi. Il apparaît par ailleurs que bien des années plus tard, le camp

[33] Jan Faktor, « Tarnname Ulme », *op. cit.*

[34] Claudia Albert évoque les œuvres de George Tabori et Edgar Hilsenrath, puis de John Irving, Philip Roth, Art Spiegelmann et Maxim Biller, ainsi que les films *La vie est belle* (1997) ou encore *Train de vie* (1998). Cf. Claudia Albert, « Widerstandspotentiale in der Lagerliteratur », in Konrad Feilchenfeldt, *Autobiographische Zeugnisse der Verfolgung. Hommage für Guy Stern*, *op. cit.*, p. 137.

[35] On reproche en particulier le kitsch de certaines mises en fiction de la Shoah. Cf. Helene Schruff, *Wechselwirkungen*, p. 108.

[36] Claudia Albert, « Widerstandspotentiale », p. 137.

[37] *Ibid.*, p. 138-139 : « médium brutal, laid et pathologique », « le sentiment d'une revanche verbale ».

demeure un lieu tabou pour les rescapées³⁸. Pas une des anciennes victimes de Christianstadt, pourtant réunies en association, n'y est retournée depuis la fin de la guerre (561). Quant à la mère de Georg, elle résiste pendant des années à l'idée de se rendre sur place. Lorsqu'enfin le voyage a lieu, au moment de passer la frontière germano-polonaise, la confusion entre les uniformes des soldats est-allemands et ceux des nazis déclenche une réaction spectaculaire : « Als die drei Nazi-Gestalten von zwei Seiten auf uns zukamen, erwachte das jüdische Mädchen neben mit aus schwerer Bewußtlosigkeit. Es riß die Augen auf, dann die Tür – und meine Mutter begann zu rennen, wie ich sie noch nie hatte rennen sehen³⁹. »

La dimension burlesque, voire loufoque est toujours présente dans les chapitres suivants, mais elle n'est pas univoque. Une fois sur le site du camp, la mère reste obstinément silencieuse, refuse de descendre de voiture. Pour finir, elle perd conscience et ne s'exprime plus qu'en yiddish, langue que sa famille avait pourtant abandonnée dès avant la guerre.

À propos du thème concentrationnaire, il convient d'analyser une dernière caractéristique des romans : si les allusions à l'internement des femmes de la famille émaillent le récit, cette présentation n'en demeure pas moins fragmentaire, ce qui à la lecture de *Schornstein* en particulier peut provoquer l'impression d'un traitement superficiel, voire d'une intégration artificielle à l'intrigue principale. On pourra cependant se demander si le morcellement du récit de la captivité ne reflète pas plutôt une autre forme de tabouisation. Le rire fait bien sûr office de stratégie de survie, mais il semble un peu trop mécanique pour être vraiment libérateur. Il dispense aussi de raconter toute la vérité. Ainsi certaines « anecdotes » sont soigneusement tenues secrètes, on assiste à un tri entre ce qui peut se raconter et ce qui ne le peut pas⁴⁰. Ainsi, l'obligation de se taire (« Schweigegebot ») thématisée par les romans de Honigmann devient chez Faktor l'obligation de rire (« Lachgebot ») ; dans les deux cas, ces « commandements » servent à dissimuler, au moins en partie, ce qui ne pourra jamais être partagé.

Le rapprochement entre Barbara Honigmann et Jan Faktor ne tombe pas sous le sens. Si la première s'inscrit totalement dans ce que l'on a appelé la « nouvelle littérature juive allemande⁴¹ », cela est moins évident pour le second. L'identité juive

[38] Un chapitre est consacré à la visite de l'ancien camp par le fils et sa mère, mais l'article de la *FAZ* nous apprend qu'elle est fictive, Faktor s'y est rendu seul après sa mort.

[39] Jan Faktor, *Georgs Sorge*, p. 562 : « Tandis que les trois silhouettes nazies nous prenaient en tenaille, la jeune fille juive à côté de moi s'éveilla de son profond sommeil. Elle ouvrit grand les yeux, puis la porte de la voiture... et ma mère se mit à courir comme jamais. » (C'est nous qui traduisons).

[40] Il s'agit de la sélection des femmes destinées à la chambre à gaz par Josef Mengele à Auschwitz (p. 209). La tentative de suicide de sa mère à Theresienstadt est révélée à Schornstein hors du cercle familial (p. 210).

[41] Outre l'étude de Hélène Schruff, on peut consulter le travail de Thomas Nolden, *Junge jüdische Literatur. Konzentrisches Schreiben in der Gegenwart*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1995. Les deux ouvrages adoptent une perspective d'histoire littéraire intégrée en faisant figurer dans leur corpus œuvres est-, ouest-

en lien avec la Shoah est certes déterminante, mais pas centrale. À cet événement vécu de « seconde main » sont venues s'ajouter d'autres expériences fondatrices : la jeunesse sous le communisme tchèque, le Printemps de Prague, l'arrivée en RDA, l'effondrement du bloc communiste en 1989. Des convergences existent néanmoins entre les deux auteurs : pour ces enfants uniques, nés dans des familles juives assimilées, la mort de la mère et/ou des parents marque le début d'une recherche identitaire. Au cours de cette quête, le retour sur le rapport entretenu avec la génération précédente occupe une place centrale : que l'on se sente tenu à distance par ses parents (Honigmann) ou dévoré par sa mère (Faktor), les relations avec les aînés sont fortement ambivalentes.

Alors que la référence à la judéité a essentiellement lieu indirectement du côté de Faktor, à travers le récit de l'expérience concentrationnaire, elle est beaucoup plus intime et orthodoxe chez Honigmann, dont le désir d'appartenance trouve une réponse dans la communauté juive et ses pratiques religieuses. Mais entre le rire qui possède ses zones d'ombre et le silence qui empêche d'être en prise avec le monde, ces enfants de survivants ont en commun de devoir reconstruire leur identité sous peine de sombrer. Le processus dynamique qu'ils enclenchent est caractérisé par le départ du lieu d'origine. L'expatriation hors de RDA est le véritable « tournant » de la vie de Honigmann. Il inaugure un travail généalogique que ses romans n'ont de cesse d'affiner. Il faudra un « tournant » supplémentaire à Faktor, celui de 1989, et une révolution au sein de son œuvre, pour que Georg se tourne vers le passé et ne se soucie plus uniquement de l'avenir⁴². À mi-parcours, les individus qui nous font face sont riches d'expériences qui dépassent largement l'identité de simples dépositaires des récits de la génération précédente⁴³. Les judéités qu'ils proposent ne se limitent pas à évoquer le souvenir d'un événement (la Shoah) ou d'un mythe fondateur (l'exil, l'engagement pour le communisme) ou encore à formuler un contre-discours à celui de l'antisémitisme ; elles ne sont pas d'un tenant, mais forment une mosaïque ouverte sur le monde. De même, leur œuvre ne revient pas à compenser littérairement le manque de conscience juive. Elle renouvelle la tradition, les traditions, en jetant des ponts entre les périodes historiques, les générations, les langues, les cultures et les systèmes, offrant une synthèse autonome, authentique et profondément optimiste.

allemandes et autrichiennes.

[42] Le personnage de Georg est l'*alter ego* de Jan Faktor et traverse toute son œuvre. « Georgs Sorge um die Zukunft » est l'un des poèmes du recueil *Georgs Versuche an einem Gedicht*, Berlin, Aufbau, 1989.

[43] Thomas Nolden utilise à propos de la « deuxième génération » la notion de « littérature concentrique » par opposition à la « littérature concentrationnaire » des survivants. Bien qu'elle soit en partie déterminée par la Shoah, elle incarne selon lui un va-et-vient entre ce qui est Juif et ce qui ne l'est pas, original et contemporain. Cf. Thomas Nolden, *Junge jüdische Literatur, op. cit.*, p. 26.